

GEORGES LIMBOUR

LES VANILLIERS

roman

nrf

GALLIMARD

LES VANILLIERS

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

L'ILLUSTRE CHEVAL BLANC

LA PIE VOLEUSE

LE BRIDGE DE MADAME LYANE

LA CHASSE AU MÉROU

ÉLOCOQUENTE

SOLEIL BAS *suivi de poèmes, de contes et récits 1919-1968*

CONTES ET RÉCITS

GEORGES LIMBOUR

LES
VANILLIERS

roman

nrf

GALLIMARD

© *Editions Gallimard, 1938.*

I

« Parmi les orchidées, il en est une qui, depuis plus d'un demi-siècle, est cultivée par l'homme dans beaucoup de pays tropicaux. C'est la vanille, cette orchidée dont le fruit exhale un des parfums les plus suaves.

« Autrefois, on se contentait de cueillir les gousses sauvages de la vanille qui est une liane des forêts du Mexique et de l'Amérique du Sud. Mais l'emploi de la vanille pour parfumer le chocolat, a rendu utile la culture artificielle du vanillier. Dans ce but, cette plante a été transportée dans plusieurs pays chauds où elle a pu s'acclimater. Elle y poussait très bien et donnait des fleurs nombreuses, mais elle n'arrivait jamais à produire de fruits, qui seuls peuvent servir d'arome. Comme la question de cette stérilité du vanillier présentait un grand intérêt pratique, on s'est mis à en rechercher la cause et voici ce qui a pu être démontré. La fleur reste stérile parce que ses parties femelles et mâles ne peuvent point se mettre en contact. Il se développe bien des pistils et des étamines sur la même fleur, mais entre ces organes sexuels se place une lamelle qui empêche la fécondation. Après avoir fait cette constatation, on a eu l'idée de trans-

porter par un procédé artificiel le pollen de la fleur du vanillier sur le stigmate du pistil et de faire ce qu'on appelle la fécondation artificielle. Un jeune esclave noir, Edmond Albuis, habitant la Réunion, découvrit en 1841 un procédé pratique pour mettre en contact les éléments mâles avec l'organe femelle du vanillier, ce qui amena une grande extension de la culture de cette orchidée dans beaucoup de pays. A un moment donné on introduit une petite pointe en bambou ou simplement une dent de peigne dans l'intérieur du vanillier et on féconde en peu de temps une quantité de fleurs qui acquièrent la faculté de produire des gousses parfaites. »

(METCHNIKOFF, *Études sur la Nature humaine.*)

Elle restait maintenant tout le jour étendue sur son lit, dans une robe blanche que brûlait son corps fiévreux. A la fenêtre, sur le rideau quadrillé comme un canevas de tapisserie, les papillons mexicains venaient poser leurs lourdes broderies et les moustiques qui passaient leurs longues pattes dans les interstices ne pouvaient plus les retirer et se desséchaient sur ce piège.

Elle se soulevait parfois sur les coudes, lâchant son livre, étirant son cou, haussant sa tête dans un léger zigzag de

pirogue, pour poursuivre les effluves errants d'un mystérieux parfum qui depuis une semaine rôdait dans la chambre : ses yeux grands ouverts cherchaient à saisir l'invisible. Elle n'avait jamais respiré semblable parfum ni dans les magasins d'Europe, ni dans les forêts tropicales. Maintenant, il ne se dérobaît plus, il était toujours présent autour d'elle, pour elle seule, car les autres ne le sentaient pas quand ils venaient du vent, du soleil. C'était peut-être une hallucination.

Elle ne pouvait plus se tenir à son piano, mais insistait pour qu'on le laissât toujours ouvert et il montrait en face d'elle son long rictus d'ivoire vieilli d'où montait peut-être ce parfum de baume. Tout en s'enfonçant dans une gueule énorme, ténébreuse et brûlante, dans une fleur tropicale vénéneuse et rouge, elle regardait sur les dents jaunâtres et mortes — comme si chaque touche eût été maintenant énermée et plombée — mourir des scarabées et s'allonger des chenilles. Elle voyait de loin avec indifférence (car l'enfant le matin avait promené sa petite main sur le

clavier) le *mi* usé qui était resté bloqué, enfoncé, comme englouti et ne remonterait plus jamais à la surface des jours.

Ce parfum inconnu qui n'agissait pas sur sa mémoire, ce parfum sans nom — qui faisait certainement son apparition sur la terre comme un nouvel oiseau, une dernière fleur à la fin de l'évolution, laquelle, après avoir jadis donné le mammoth ne rendait plus aujourd'hui, comme un dernier soupir au bout d'une course essoufflée, qu'un parfum, — à nouveau se rapprochait d'elle en un déroulement capricieux de fleuve errant qui déplace son lit dans la plaine, à la recherche d'une embouchure, d'une mer où se jeter. Ce qu'il cherchait dans le monde, tourmenté de solitude, c'était la fidélité d'une mémoire qu'il pût envahir. Elle cherchait, prête à tout offrir, et ne trouvant rien dans son passé qui fût à lui, elle lui jetait éperdument sa jeunesse, ses bonheurs perdus.

Elle se rappela des objets oubliés dans un tiroir tout proche jamais ouvert depuis des années. Bien qu'elle ne fût déjà plus capable de marcher, les seins vidés comme

des sacs de cendre percés au vent brûlant de ce pays, elle se traîna jusqu'à la commode Empire fatiguée par de longs voyages sur des mers capricieuses. Agenouillée devant le meuble, promenant parfois sa main maigre et pâle sur son front moite et plein de vertiges, elle essaya à plusieurs reprises de tirer la poignée de cuivre, mais en vain, car les bords du tiroir s'étaient presque collés au corps du meuble, comme se soudent les os dans les jointures d'un malade immobile. Le poids de son corps à demi évanoui entraîna enfin le tiroir, d'où s'échappa comme un peuple innombrable d'insectes dérangés dans leur repaire, une envolée silencieuse de mites à la conquête du monde : le parfum. Si violent, si subit, qu'elle plongeait son front sur les monceaux d'étoffes et respira profondément, sans pensée : Sa poitrine se gonflait avec volupté comme si la chair avait subitement repoussé sur ses os, et elle sentait sur son crâne le poids d'une chevelure pleine de sève dans laquelle elle rêvait de se rouler.

Enfin elle reprit ses sens et plongeait des mains curieuses dans le tiroir. Elle trou-

vait des fourrures, un manchon du temps où il y avait encore pour elle des hivers et comme une mince boule de neige infondable d'Europe, une balle blanche de naphthaline, mais chaude, qui avait échangé son goût empoisonné contre le parfum nouveau et qui tentait la bouche comme un sucre délicieux. Elle déplaça encore de vieux bijoux qui firent entendre un tintement métallique, mais elle ne cherchait plus de souvenirs, plus de vieux rubans, plus de papiers jaunis, elle recherchait le parfum. Elle était étonnée de trouver, parmi les étoffes, tant d'insectes morts, de petites tortues desséchées, et de plumes de perroquets. Épuisée par sa recherche, la tête posée sur le manchon, à demi couchée dans cet aimable cercueil et ses mains refermées sur des poignées de plumes, elle se demandait comment ces débris d'un monde pour elle disparu et qu'elle ne reverrait plus, étaient venus se perdre ici.

Quand elle pouvait encore marcher jusqu'à la forêt, la grande forêt pleine de périls et de sortilèges et d'où elle rapportait la fièvre, elle ramassait des fleurs, des

papillons, des peaux de serpent, des plumes qu'elle enfouissait machinalement dans ses poches où montaient les fourmis. Elle rentrait imprégnée de la pluie végétale, de l'arc-en-ciel palpable qui tombait en poussière des grands arbres. Aussi, quand elle se déshabillait le soir, ruisselaient de ses cheveux et de sa robe, qu'elle eût cru en papier épais et creux d'herbier, mille débris colorés semblables aux confettis qui s'échappent des vêtements au retour du bal masqué. Plus tard, avant de s'endormir, elle regardait de son lit ce cercle coloré qui teignait le plancher autour de la place vide où s'était tenu son corps. Elle tendait ses bras amaigris, ses mains brûlantes vers son fantôme d'adolescente dressé sur ce cercle magique, puis les ramenait sur sa poitrine décharnée, dans l'horreur de voir sa beauté consumée tomber en poussière de fleurs et d'insectes.

Le matin, quand le soleil encore faible entrerait par la fenêtre et recolorait ces débris, on frappait à la porte et la petite fille sautait parfois à cloche-pied, comme sur une marelle, dans le cercle de poussières.

Une fois l'enfant demanda, les bras

chargés de fleurs éclatantes : « Qu'est-ce que ce rond ? Est-ce de la poudre empoisonnée qu'on met autour des fleurs et des fenêtres pour empêcher les bêtes de passer ? Qu'est-ce que tu avais mis là, que tu voulais protéger des serpents et des scorpions ? »

Hélas ! aucun cercle magique tracé autour d'elle ne pouvait plus la protéger, aucune poudre, aucune chaux empoisonnée. Elle se tournait vers la fenêtre, vers les ombres chaudes du jardin où venaient de par-dessus le toit se tremper et s'éteindre le balancement des feuillages étincelants.

Elle faisait balayer ces débris. Mais si, par hasard, elle y trouvait quelques plumes éclatantes d'oiseau, elle les ramassait et son corps s'emplissait d'une musique violente, comme si elle avait pu danser la veille à cet endroit une danse frénétique d'Indien et que ces ornements fussent tombés de son diadème farouche.

Mais aujourd'hui, agenouillée devant la commode, écroulée, belle captive fatiguée par les supplices, au pied du poteau devant lequel elle avait rêvé la danse indienne,

elle retrouvait ces plumes, ces débris d'ailes dans le tiroir où elle les avait égarés et où ils s'étaient glissés jusque dans les poches des fourrures et le manchon où jadis, sur les quais du Nord, s'étaient étreints ses doigts gelés.

Cependant, parmi tout ce bric-à-brac, collaient aux plumes, aux poils du manchon, de longues choses sales qu'elle ne reconnaissait pas. Elle avait beau chercher, non, elle ne se rappelait pas avoir jamais porté ces sortes de bigoudis poisseux, tant de bigoudis noirs et gras comme des peignes jamais nettoyés. Elle en prit un avec répulsion, le plia entre ses doigts, le cassa et en fit couler une purée odoriférante et noirâtre.

C'était donc cela, le parfum ! Elle éprouvait un vertige comme lorsque enfant elle respirait des senteurs nouvelles et il lui semblait qu'un grand trou qu'elle ne pouvait combler, s'ouvrait dans sa mémoire. Il était là, le parfum, paisiblement couché comme un animal inconnu endormi dans sa fourrure chaude et qu'elle craignait d'éveiller en le caressant de la main, mais qui relevait la tête et la regardait

avec une familiarité qui l'effrayait, car elle ne l'avait jamais rencontré.

Elle promenait avec plaisir sous son nez l'extrémité de ses doigts. Que pouvaient bien être ces curieux bâtonnets ? de petits serpents embaumés, de grandes chenilles confites ou de ces longs pleurs qu'on voit mélancoliquement pendre aux arbres ? peut-être la petite fille les avait-elle jetés là depuis longtemps ? Elle en prit quelques-uns, se releva péniblement et se recoucha.

Vers le soir, comme le jardin prenait une ardente teinte rouge et que le monde semblait un immense gong de cuivre sur lequel le soleil frappait un coup d'une violence infernale, le prélude de la danse indienne, elle se souvint subitement de ces vilaines gousses bêtes comme des haricots verts qu'elle détachait machinalement, à la lisière de la forêt, d'arbustes dont elle ne connaissait pas le nom et qu'elle cassait pour en jeter les morceaux sur le chapeau de son mari qui l'agaçait. Elles avaient macéré dans le vinaigre du temps, au fond du tiroir aux souvenirs où elles avaient pris la teinte des dents cariées.

Maintenant, complice de l'odeur qui rôdait dans la chambre, elle était heureuse comme une sorcière qui vient de découvrir un philtre, cependant que, satisfait d'être reconnu, le parfum se retirait de ses sens fatigués et s'évanouissait avec discrétion.



Délivré de son tiroir, le parfum avait envahi toute la maison. Il taquinait l'odorat du mari et des serviteurs qui cherchaient à savoir ce que c'était, mais elle prétendait n'y rien comprendre et les interrogeait à son tour. Leurs narines palpitantes posaient des questions à tous vents; intrigués, ils dénichaient de leurs coins les araignées séculaires qu'ils avaient jusqu'alors laissées tranquilles, faisaient le tour de la maison en délogeant les insectes des trous des murs. Elle les entendait rôder auprès de ses fenêtres et chuchoter sous les branches, et elle souriait, les entendant faire, comme s'ils avaient cherché la piste d'un amant secret qui la visitait.

Un matin, De Bonald qui reculait tou-

jours jusqu'à la limite extrême, par un manque maladif de courage, l'annonce des mauvaises nouvelles, s'approcha du lit de sa femme, honteux et humble, et murmura :

— Je ne te l'avais pas dit, car il était inutile de t'énerver à l'avance, mais j'avais reçu, il y a plusieurs semaines, une lettre de Hollande. C'est aujourd'hui que Van Houten arrive. Je vais au-devant de lui. Repose-toi. »

Il se sauva vite sous prétexte qu'il était déjà en retard.

Le morceau de gousse qu'elle mâchait comme un bétel qui lui noircissait les dents se changea en substance amère et elle le cracha dans son mouchoir. Ah ! Comme elle se méfiait maintenant de ce suave parfum ! L'odeur du soufre n'annonce-t-elle pas l'approche du diable ? Ce parfum douxereux s'était peut-être glissé jusqu'à elle avec les pas feutrés d'un maître de cérémonie, en avance sur le Hollandais détesté qui, de sa lointaine capitale européenne où elle l'imaginait revêtu d'une puissance mythologique, disposait de leur destin. C'était lui en effet

qui les avait envoyés, il y avait de cela des années, dans cette partie de l'Amérique où De Bonald rédigeait pour lui, à la fin de chaque mois, un long rapport qui lui coûtait tant de peine et de honte et le rendait de si méchante humeur.

Flegmatique et essoufflé, il approchait, et son gros rire lui parvenait déjà, par les fenêtres ouvertes, roulant dans les feuillages où les chansons des servantes s'étaient tues. Elle entendit ses pas dans le corridor et De Bonald, le visage faussement épanoui et déjà couvert d'une sueur d'angoisse, ouvrit la porte de la chambre et introduisit Van Houten en s'écriant :

— Voilà notre cher roi du chocolat.

Majestueux et galant, celui-ci s'inclina au-dessus du lit parfumé et prit lui-même la main qu'il baisa.

— Comme votre chambre sent bon, madame, dit-il d'un air enivré. Si c'est là le relent de vos médicaments, je voudrais souffrir d'une telle maladie. Mais je suis sûr que ce mal n'est qu'une tendre langue de créole. Ah ! comme je comprends que des adorateurs trop discrets viennent poser sous vos fenêtres d'introuvables cas-

solettes. J'en suis jaloux. Mais naturellement votre mari n'a pas su les découvrir ! », ajouta-t-il avec bonne humeur mais sur un ton légèrement méprisant en haussant les épaules, tandis que De Bonald se forçait à un sourire jaune et inquiet.

Comme pour prendre l'espace à témoin de la sincérité de son hommage, le Hollandais aspirait l'air à pleins poumons, les narines gonflées comme des vessies pleines à éclater, avec une exagération indécente, une gloutonnerie gargantuesque et bruyante, tout en promenant à travers la pièce des regards fureteurs.

— Ah ! monsieur Van Houten, répondit-elle avec un aimable sourire comme si elle l'avait attendu avec impatience, vous arrivez à point pour nous en délivrer. Il nous monte à la tête ! Regardez mon mari, il prendrait des cachets pour en chasser les maux.

— Oh ! pour le découvrir, puisque vous m'en priez, soyez bien certaine que je saurai m'y prendre. C'est un parfum à mettre à la casserole. Il me rappelle mon jeune temps, quand j'allais rendre mes visites matinales à ma fiancée et que je la

nrf



9 782070 239597



38-VII A 23959 ISBN 2-07-023959-4

Extrait de la publication